



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Bon an, mal an**

**Lavedan, Henri**

**Paris, 1908**

19 janvier 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

*19 janvier 1907.*

C'était l'autre après-midi, dans leur bourgeoise et familiale maison de Courbevoie, la matinée annuelle des soixante-dix petites filles de l'Orphelinat des Arts. On sait l'actif et infatigable zèle de la présidente de l'œuvre, Mme Poilpot, toujours gaie, en quête d'amusements et d'inventions, et hardie au bien. Son entrain, sa confiance et sa belle audace renversent les obstacles et lui ouvrent toutes grandes les portes qui, pour d'autres, restent fermées ou ne s'entrebâillent qu'après des manières. C'est une personne dangereuse dès que les intérêts de l'orphelinat sont, je ne dirai pas en souffrance, mais simplement en jeu. Pour ses enfants, je la crois capable de tout.

La fête intime à laquelle elle nous avait conviés a été des plus rassurantes. Ce sont les pen-

sionnaires, de quatre à dix-huit ans, qui en ont fait les frais avec une gentille simplicité. Toute cette jeunesse avait l'air heureuse de vivre et en témoignait bruyamment sa gratitude. Point de larmes. Pas de solitaires dans les coins ni de visages tamponnés par des mouchoirs. Les parents peuvent être *absents* ; ils ne manquent pas.

On a donné la comédie et goûté à dents blanches. Il y a même eu un ballet exécuté par les six danseuses qui constituent *le corps* de l'Académie de Courbevoie. Les premiers sujets prirent les poses, tour à tour gracieuses et mutines, qu'exigeait le thème. On leur avait confectionné des espèces de blouses en satinette et leurs sommaires chaussons de danse étaient formés de bourses en andrinople rouge, retenus par des galons croisés plusieurs fois sur la jambe. Elles paraissaient assez fières sous ce costume.

Il y eut aussi un concert. Des virtuoses jouèrent du violon et du piano, comme Paganini enfant ou Mozart chez M. le prince de Conti. Deux Dugazons en herbe, deux sœurs, nommées Isabelle et Pouf, voulurent bien chanter. Elles étaient si peu grandes qu'il fallut les placer debout sur le piano. Elles avaient l'air de poupées articulées que l'on va tirer en loterie. On tremblait de les voir tomber et se casser. Elles n'en firent rien. Quand le silence fut obtenu, elles ouvrirent ensemble une bouchette grosse

comme un pois... Mais le pianiste avait beau n'effleurer le clavier que d'une main vaporeuse et mettre tout ce qu'il pouvait de pédale sourde... le murmure de l'instrument couvrait encore comme un tonnerre le double gazouillis des deux enfants. On dut renoncer à les accompagner, et elles furent obligées de chanter toutes seules, avec l'organe minuscule et pointu de canaris de deux jours, l'air du *Petit Doigt*.

Leur succès fut considérable.

\*  
\* \*

En sortant de l'orphelinat, la tête vibrante encore des rires et des cris d'oiseaux des fillettes, j'ai voulu revoir le silencieux château de « la belle Gabrielle », situé en face, et ainsi nommé parce qu'il passe pour avoir appartenu à la célèbre maîtresse de Henri IV. Il sert aujourd'hui de magasin à une maison de commerce.

Je n'avais que la rue à traverser.

Cinq minutes après, j'étais accoudé au balcon d'une des terrasses étagées aux pieds du vieux domaine. Brique et pierre, d'un rose qui prenait aux approches du soir des tons de chair éclairée, la curieuse maison, du style de celles qui bordent la place des Vosges, se dresse, toujours inhabitée et en délabre. Elle a ses mêmes toitures rapides, ses mêmes fenêtres étroites aux carreaux cassés et aux persiennes battantes. Plantés d'arbres dont quelques-uns sont centenaires, les jardins

à l'abandon descendent jusqu'à la Seine que l'on devine dans les profondeurs déjà noircissantes des fourrés. Quoique le jour commençât à décroître, mes yeux distinguaient encore très bien les robustes murailles, si chaudes au plein de midi, où couraient jadis des treilles, les deux bassins, à droite et à gauche, garnis de leurs anciens plombs, pleins d'une eau lourde et violette que couvre aux trois quarts un varech de feuilles pourries. Oh ! qu'en été l'eau de ces cuves doit être sombre et mystérieuse, et belle quand y tremble au crépuscule, ainsi qu'une goutte d'or, la première étoile ! Je songeais à ceux qui se sont promenés sur ces terrasses en se tenant les mains, il y a trois siècles. Comment font les lieux et les logis d'autrefois épargnés par la commisération des âges, pour obtenir ce calme, cette impassibilité si spécialement émouvante ? On croirait que ces vestiges, résistants et légers, ne sont qu'une fragile pétrification de l'éternité qu'un souffle, un accident, le moindre choc, vont faire s'effondrer sans bruit en un tas de menues cendres. On n'ose bouger. Les jours présents sont abolis. C'est un étourdissement étrange et délicieux.

Pendant quelques instants, d'une inappréciable durée, je me suis promené avec superstition par les allées désertes. Je touchais les arbres. Parfois filait un merle aux ailes de fusain dont l'ombre faisait un corbeau et le vent frais qui caressait mon front me semblait souterrain,

comme s'il venait des caves et des cryptes de l'histoire. J'aurais aperçu tout à coup un homme en grand manteau, l'épée à la main, profil de Gascogne sous le feutre, avec la barbiche en queue d'aronde, ou bien, attachés à la fourche d'une branche, deux chevaux de guerre roussis en plein poil de l'H du roi de Navarre que je n'en eusse éprouvé aucune surprise. Il m'eût fait plaisir d'entendre siffler une balle, de ramasser une dentelle de Venise. J'imaginais la fringante amie du Béarnais, telle que nous la raconte Pierre del'Estoile, vêtue en homme, toute habillée de vert, revenant de la chasse, avec son royal amant, s'abriter ici de quelque gros bouillon d'orage.

Eh bien, il faut déchanter ! et tout cela n'est que légende ! Ainsi que vient d'irréfutablement l'établir mon distingué confrère et ami Henri Vuagneux dans un livre de la plus attrayante érudition : *Courbevoie et ses environs*, dont il a eu la complaisance de me communiquer en premier les bonnes feuilles, Gabrielle n'a jamais habité ni même connu le pavillon de la rue de la Montagne.

Ce nom : Montagne-des-Moines, indique clairement, nous dit-il, un couvent de pénitents fondé vers 1658, fermé et en partie démoli au moment de la Révolution. Je suis sûr que vous aurez, comme moi, du regret que ce vieux logis n'ait point abrité de fameuses amours ? Mais je vous engage, en dépit de cette partielle

désillusion, à lire l'ouvrage très nourri de M. Vuagneux. Les dames y trouveront, entre autres, quelques pages qui les raviront. C'est le détail des robes, manteaux, cotillons, bonnets, coiffes, chaussures, bottes, vertugalles, vertugadins, cottes et pièces d'étoffes composant « le vestiaire » de Gabrielle d'Estrées, que dirigeait Gilles Aubert, son tailleur. On sait que, depuis longtemps, le roi avait dessein d'épouser la favorite. Elle avait déjà fait préparer le trousseau de ses noces si impatiemment désirées. Que l'on juge de sa magnificence et des prodigalités folles auxquelles il donna lieu ! On y voit une robe de velours incarnadin d'Espagne, toute en broderie d'or et d'argent fin avec des soies jetées sur les canetelles que Nicolas Fleury, le brodeur à la mode d'alors, compte mille écus, c'est-à-dire environ quinze mille francs de notre monnaie. Une en toile d'argent, avec les chiffres entrelacés du roi et de Gabrielle. Des quantités d'autres, de satin noir, de velours vert, feuille-morte, de taffetas de Florence, de satin couleur de pain bis... Et des manches à l'espagnole, à la bolonaise, à la piémontaise ! Des manteaux en taffetas zizolin, en drap d'or de Turquie, satin isabelle. Et les costumes de cheval, les manchons, les mouchoirs, les vertugalles de damas et vertugadins de toutes nuances ! (Le vertugalle était une sorte de crinoline de forme ronde, le vertugadin aussi, mais d'envergure plus raisonnable.) La suprême

élégance était de savoir, d'une main, relever sa robe et ses cotillons de façon à étager régulièrement leurs couleurs voyantes et à découvrir la chaussure et les bas assortis à la robe. En marchant, un léger mouvement de hanches imprimant un balancement au tambour du ver-tugalle et aux jupes était du meilleur ton.

Enfin Gabrielle avait commandé d'avance son lit aux couleurs royales : de velours cramoisi, garni de glands d'or. Il devait être placé au Louvre, dans la chambre des Reines, le jour du mariage. Le 8 avril 1599, seule et loin du roi dont il avait été obligatoire qu'elle se séparât en sainte semaine, elle voulut, après son dîner, assister à *Ténèbres* dans l'église du petit Saint-Antoine. Aussitôt l'office terminé, à sa rentrée à la maison Zamet où elle était descendue, elle subit les premières atteintes d'une congestion cérébrale qui l'abîma en trois jours. Elle avait vingt-huit ans. Ses astrologues lui avaient prédit qu'elle mourrait jeune et ne serait point reine. Le lit cramoisi de ses noces ne servit qu'à la parade de ses funérailles.

\*  
\*\*

— Mlle Sulviante, deux scènes : *Andromaque, la Souris*.

L'appariteur en habit noir a lancé l'annonce, là-bas, tout au fond du petit théâtre sans décors ni rideau sur lequel, au Conservatoire, les

élèves, hommes et femmes, passent leurs examens de tragédie et de comédie. Mlle Sulvianne est entrée et dit sa première scène. MM. les membres du jury sont assis à leur place respective derrière les tables à tapis vert. Ils écoutent, prennent des notes, croquent les bonbons de M. Halévy, échangent tout bas, de voisin à voisin, leurs impressions, approuvent... ou font la moue, tournés vers le directeur-président, M. Fauré, le conjurant, d'un clin d'œil, de donner le sec petit coup de sonnette qui avertit l'élève qu'on l'a assez entendue, qu'elle peut se retirer. Mais M. Fauré n'est pas pour rien le parfait musicien que l'on sait. Outre qu'il veut, avec une équitable indulgence, laisser à la jeune comédienne le temps de dérouler tous ses moyens — bons ou mauvais — il souhaite aussi, par amour de l'art et friandise du rythme, que son coup de clochette tinte en beauté, qu'il ne soit pas brutal, inattendu, de surprise douloureuse pour la récitante qui va, candide, son bonhomme de chemin, — il veut que ce minuscule glas tombe et résonne en quelque sorte de lui-même, comme un fruit mûr qui se détache, à la minute, à la seconde précise, inéluctable où il doit aboutir : à la chute d'une phrase, à l'extinction d'une période, ou sur le franc arrêt d'un point final. M. Fauré est donc là, vif, courtois, argenté, comme coiffé en ailes de pigeon, tenant haute d'abord et immobile entre le pouce et l'index, ainsi qu'un savant de l'Académie

royale qui va faire l'expérience du pendule, la redoutable et mignonne clochette. De l'oreille et des yeux, il suit la scène, l'escorte, en guette les trous, l'intervalle convoité, le devine tout à coup, le voit poindre... L'instrument commence alors à osciller dans ses doigts, mais avec une telle *maestria* que le battant qui bouge ne touche pas encore les parois. Enfin, comme l'élève atteint la dernière extrémité de sa respiration, un son, moins qu'un son, un murmure d'argent, une onde de cristal, lui font comprendre plutôt qu'entendre qu'on a dû lui donner le signal fâcheux de la retraite. Et elle se retire enchantée, ne soupçonnant point l'admirable et ingénieuse sollicitude à laquelle elle doit de n'avoir pas été brusquement interrompue et suffoquée dans son cours.

Et la séance continue :

— M. Rozenval, *Ruy-Blas*.